

NOTES et glanures

OUVRAGES GENERAUX

DELORT Robert, *Introduction aux sciences auxiliaires de l'histoire*, Paris, éd. A. Colin, collection U, 1969, in 8°, 368 p.

La collection U propose des instruments de travail destinés à faciliter l'accès à la recherche historique. Celui-ci est particulièrement agréable à consulter et propose des tableaux d'un emploi très commode, malgré la densité de la matière étudiée.

Les sciences *auxiliaires* de l'histoire sont à distinguer des sciences « collaboratrices ou complémentaires » (sociologie, démographie, économie politique, etc.) qui permettent l'approche de certains problèmes et apportent un éclairage différent. Les sciences composantes de l'histoire ne sont pas des sciences auxiliaires (histoire sociale, histoire économique, histoire politique, etc.). Certaines sciences auxiliaires possèdent d'ailleurs leurs méthodes propres (par exemple la généalogie, l'archéologie) et leurs matériaux particuliers (par exemple la chronologie, la numismatique, etc.), mais elles « *ont toutes une dimension historique, elles débouchent sur l'histoire* ». Le nom de science marginale serait peut-être plus adéquat. La conception de l'histoire totale multiplie ces sciences marginales à cheval sur plusieurs sciences.

L'ouvrage comprend trois parties : la première s'occupe des *sources écrites* (textes littéraires et documents d'histoire) ; la deuxième partie détermine les cadres généraux de la recherche « *temps et espace* ». Toute cette partie est consacrée à la géohistoire. L'auteur rappelle que « *tout document historique, toute action humaine, ne peut se concevoir uniquement dans le temps. L'endroit, le lieu qui l'a vu naître ou se produire est aussi fondamental.* » La troisième partie envisage les sciences auxiliaires traditionnelles ; la famille et les individus peuvent être appréhendés par l'anthroponymie et la généalogie ; la société par l'intermédiaire de la sigillographie, de

l'héraldique et de la vexillologie ; la numismatique n'envisage que les pièces de monnaie ; les monnaies fiduciaires, les formes de troc et d'économie naturelle, les monnaies scripturales ne sont pas de sa compétence.

Les sciences auxiliaires traditionnelles ont tendance à renforcer leur autonomie. Leurs préoccupations s'élargissent sous l'influence des sciences humaines et des sciences exactes. Elles forment un ensemble extrêmement riche et varié et concourent à une meilleure connaissance des siècles médiévaux.

P.B.

Histoire illustrée de l'Europe.

Les éditions Flammarion ont mis sur pied une collection de 16 volumes destinée à dresser un tableau général de l'histoire de l'Europe. Ils sont écrits par des auteurs étrangers (anglais, allemands) et ont été publiés en langue anglaise par Thames and Hudson.

Le sujet de cette collection est étudié sous un angle vaste, moins strictement nationaliste et géographique qu'à l'accoutumée. De très larges thèmes contribuent à déterminer l'histoire de l'Europe, mal unifiée politiquement. Mais, du point de vue de la civilisation, on y relève une unité certaine dont l'évidence apparaîtra bientôt aux yeux des Européens. Les événements politiques n'occupent plus la première place ; ils sont placés dans leur cadre économique et socio-culturel. L'iconographie est fort abondante, originale et de qualité.

Parmi cette collection, signalons les quatre volumes récemment parus.

ASTON Margaret, *Panorama du XV^e siècle* (n° 4), 1969.

Désormais, il est possible d'être Européen. Ce siècle est celui de toutes les audaces, de tous les espoirs mais aussi de tous les bouleversements, de toutes les inquiétudes. Tournant critique dans le monde à la sortie de la grave crise du XIV^e siècle.

COLES Paul, *La lutte contre les Turcs* (n° 7), 1969.

La menace turque a pesé sur l'Europe depuis l'apparition de ces peuples vers le XIV^e siècle jusqu'à l'échec du siège de Vienne en 1683. C'est un des rares moments où, devant le péril, l'Europe a été contrainte de renforcer sa solidarité.

BEHRENS C.B.A., *L'ancien régime* (n° 9), 1969.

Une excellente explication de l'Ancien Régime de Louis XIV à 1789.

HOETZSCH Otto, *L'évolution de la Russie* (n° 13), 1969.

Une rapide synthèse de l'histoire de la Russie depuis le IX^e siècle jusqu'en 1945. Un monde que l'on dit « asiatique » mais qui est européen par ses origines (appartenance aux groupes des Indo-européens), par sa religion (l'orthodoxie) et par sa volonté de s'eupéaniser tout en gardant son originalité propre.

Cet ouvrage est très bien illustré, il se lit aisément. Il mérite une grande audience.

P.B.

LEBRUN François, *Le XVII^e siècle*, collection U, éd. A. Colin, Paris, 1967, in 4°, 378 p.

L'auteur brosse l'histoire des civilisations pendant le XVII^e siècle. Le choix chronologique est arbitraire, mais quelle que soit l'optique choisie (histoire française, histoire européenne, histoire mondiale), il l'est obligatoirement. Présentant les diverses manifestations politiques, économiques, sociales, artistiques et scientifiques, ce livre constitue une introduction et un ouvrage facile à consulter. Les thèmes étudiés sont illustrés de textes assez courts et assez peu connus.

P.B.

Histoire du Languedoc, publiée sous la direction de Philippe WOLFF, Toulouse, éd. Privat, coll. Univers de la France, in 4°, 540 p.

Premier volume d'une collection d'histoires régionales qui est destinée à former une histoire générale de la France.

Réalisée sous la direction de Philippe Wolff, on y trouve les meilleurs spécialistes. L.R. NOUGIER nous présente les

premiers habitants du Languedoc : cueilleurs, collecteurs et chasseurs se sont succédé et ont laissé des documents de valeur, entre autres les grottes de Ninaux.

Le Languedoc a vu se dérouler les grandes phases de l'histoire de France, arrivée des hommes de l'époque néolithique, les témoins de l'âge du cuivre (fin du III^e millénaire), du bronze (entre 2000 et 900) avec un art caractérisé par des statues menhirs à figuration anthropomorphique à faces de chouette.

H. GALLET de SANTERRE retrace la vie de la région depuis l'arrivée des Grecs dont le centre principal de colonisation sera Marseille, celle des Romains qui créent la *Provincia* et font de Narbonne le chef-lieu d'une province romanisée.

Ph. WOLFF présente le Languedoc depuis la fin de l'époque romaine jusqu'à la fin du moyen âge. Période glorieuse et malheureuse à la fois.

Si on assiste à l'épanouissement de la civilisation et de la langue d'oc, des troubadours, les hérésies grandissent et la Croisade des Albigeois sera funeste, interrompant la croissance et posant le problème de l'intégration du Languedoc dans le royaume de France.

E. LEROY LADURIE aborde le XVI^e siècle et les guerres de religion. Le XVII^e siècle est étudié par L. DERMIGNY. J. SENTOU s'est réservé la période révolutionnaire et les XIX^e et XX^e siècles sont dus à la plume de R. BRUNET.

Chaque spécialiste présente les structures sociales et l'évolution économique de la période qu'il étudie, sans pour autant abandonner les aspects purement événementiels. Les manifestations culturelles et artistiques, les mentalités ont retenu aussi l'attention. Des photos et gravures de la région illustrent l'ouvrage. Ecrite d'une plume alerte, fort bien informée et très complète, cette histoire du Languedoc ne manquera pas de retenir l'attention de ceux qui souhaitent comprendre le passé de la France à travers la multiplicité de ses provinces.

P.B.

BOUDON Raymond, *A quoi sert la notion de structure ?*, coll. « Les Essais », Paris, Gallimard, 1968.

Le mot « structure » est employé aujourd'hui de manière fort anarchique avec des sens différents ou en place d'autres mots. Le concept se défend et se justifie dans des domaines comme l'ethnographie, l'anthropologie ou la linguistique, où il introduit un élément de classification là où régnait le plus grand désordre apparent. Ailleurs, il n'y a rien à attendre du « structuralisme » en tant que tel. Si ce mot a un sens, la sociologie est structuraliste depuis Montesquieu qui faisait de la sociologie sans s'en apercevoir. Il n'y a pas de « méthode structurale » au sens où il y a une « méthode expérimentale ».

L'auteur ne dit rien de la notion de structure en histoire, de « l'histoire structurale ». L'expression est ici synonymique. Elle se réfère à un aspect de l'histoire qui valorise les phénomènes de longue durée et s'efforce d'opérer des classifications systématiques en restituant aux faits leur importance quantitative autant que qualitative. L'historien est assez fin et assez prudent pour savoir que l'histoire est la science du mouvant. Il reste toutefois qu'il est des cadres dont les formes demeurent, même si les manifestations qui s'y inscrivent doivent rarement leur ressemblance à des similitudes. L'analogie est source de comparaison et de compréhension par le dehors.

R.V.S.

HISTOIRE ET TECHNIQUE

GILLE Bertrand, *Les Ingénieurs de la Renaissance*, Ed. Hermann, Paris, 1964, in 4°, 238 p.

Lorsqu'on aborde l'étude des techniques de cette époque, on est inévitablement attiré par la personnalité de Léonard de Vinci qui, pour certains, serait « l'homme universel ». Avant d'en venir au sujet proprement dit, l'auteur étudie les prédecesseurs de Léonard ; les plus lointains : Archimède, le plus fertile des inventeurs de machines de guerre et de mécanismes de toutes espèces qui ne sombrèrent pas dans l'oubli bien que l'on ne possède aucun écrit à leur sujet ; les sources byzantines ; les compilations

de deux grands ingénieurs, Villard de Honnecourt et Guy de Vigevano (XV^e siècle).

A la fin du XIV^e siècle, le réveil de la pensée technique se manifeste par des publications de recueils consacrés surtout aux machines de guerre conçues pour le siège des villes. Parmi ceux-ci, deux textes sont très importants : le *Bellifortis* de K. Kyesser et l'*Anonyme de la Guerre hussite* (sorte de cahier de notes comparable à l'ouvrage de Villard de Honnecourt). Si le XV^e siècle est dominé par les œuvres de l'Allemagne du Sud, il n'en demeure pas moins que les préoccupations des auteurs de cette région, sont limitées. Les progrès techniques sont l'œuvre de militaires cherchant à perfectionner leurs moyens d'action. Or, au début de ce même siècle, en Italie, les ingénieurs sont déjà des savants, des artistes qui, au delà des problèmes particuliers, cherchent des solutions générales, des explications valables, des moyens de dominer un monde nouveau.

Ces savants-ingénieurs-artistes travaillent pour le compte de cités italiennes, mais aussi au profit de souverains étrangers (tsars de Russie, rois de France, etc.). Les travaux relatifs à l'artillerie révèlent un certain retard dans le passage de l'artillerie de fer à celle de bronze. Ce retard est-il la cause des victoires rapides des armées françaises lors des guerres d'Italie ? (p. 99). Du point de vue mécanique, c'est surtout l'énergie de l'eau courante qui semble avoir polarisé l'attention des Italiens. Après l'analyse de l'œuvre de tant de précurseurs, qui est Léonard ? C'est un technicien et sa recherche n'est pas universelle ; elle se limite dans le domaine des techniques appliquées aux mêmes préoccupations que celles des ingénieurs de son époque. Mais, cependant, il a tenté avec des moyens imparfaits, et qu'il savait tels, de construire sa technique et de lui donner une autre valeur que celle de la seule efficacité ou de la seule réussite (p. 161). Quelle est cette méthode ? Il pose les problèmes de pure technique en termes généraux. Par le raisonnement, il lie le cas particulier au problème général. Malgré ses limites, Léonard de Vinci reste grand, notamment par ce besoin de rationaliser, besoin qu'avaient ignoré les techniciens.

Notons que l'ouvrage est très copieusement illustré de photos, de dessins et

de schémas (ponts mobiles, machines d'escalade, tour à perche, élévateurs, chars, trébuchets, moulins à vent, machines à forer, à forger, etc.).

P.B.

THUILLIER Guy, *Histoire régionale de l'eau : en Nivernais au XIX^e siècle*, dans *Annales*, t. 23, p. 49-68, Paris, Colin, 1968.

L'accession des masses à la conscience historique implique l'étude de domaines nouveaux du passé. Les pratiques d'hygiène et d'alimentation sont de celles-là. Peut-on ignorer aujourd'hui en présence du Tiers Monde que, au XIX^e siècle, l'habitant du Morvan, pour ne prendre que cet exemple, se lave un peu la figure lorsqu'il se fait la barbe, mais le reste du corps n'a jamais senti une goutte d'eau depuis sa naissance. Les bains sont inconnus dans le Morvan. Il n'y a pas d'autres bains que ceux qu'on prend dans la rivière dont les eaux froides ne sont pas toujours salubres. Il a les pieds et les mains pleins de crasse... C'est vrai aussi pour les classes aisées. Il en résulte un taux de mortalité élevé.

La création d'adductions d'eau d'initiative capitaliste entraîne une exploitation du consommateur auquel est parfois livré de l'eau contaminée et cela malgré les réclamations des conseils d'hygiène. L'eau coûte cher à l'usager.

L'eau pure a été longtemps un privilège réservé à quelques-uns, et, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la misère physiologique tenait en partie à la mauvaise alimentation en eau et à l'absence de toute hygiène qui favorise les épidémies.

R.V.S.

ZABINSKI Zbigniew, *L'indice biologique du pouvoir d'achat de la monnaie*, dans *Annales*, t. 23, p. 808-818, Paris, 1969.

« L'homme ne vit pas que de pain » dit un proverbe, mais il ne ressemble guère au pur esprit désincarné qui peuple trop souvent nos cours d'histoire. Cet article nous rappelle aux réalités : « Un homme en effet peut se passer d'à peu près tout ; mais sans nourriture, il mourra de faim. Nous pouvons donc considérer que le besoin de nourriture est la condition première et fondamentale de son existence. La grande majorité des hommes gagnent leur nourriture par leur travail ; ils ont

donc le droit de réclamer un salaire qui leur permette d'abord et avant tout de satisfaire leur besoin biologique de nourriture, et, également de demander un surplus pour l'entretien de leur famille, l'achat de vêtements, le loyer, les distractions, etc. Plus l'écart est grand entre le minimum vital et le surplus, et plus est grande la prospérité d'un individu. »

Pour aider à déterminer l'indice biologique des salaires, l'auteur crée une nouvelle unité : le trophé (de *trophé* = la nourriture), calculée sur la ration moyenne de 3.000 calories, ce qui permet de concilier les paiements en nature et en espèces, communs jadis.

Une recherche à suivre.

R.V.S.

THUILLIER Guy, *Pour une histoire de la lessive en Nivernais au XIX^e siècle*, dans *Annales, Economies, sociétés, civilisations*, t. 24, p. 377-390, Paris, Colin, 1969.

Est-il geste plus ordinaire et combien contraignant que celui de la lessive dans la vie sociale ? De la lessive au cuveau, fréquente dans nos familles ouvrières tout récemment encore, au lavoir automatique, en passant par les divers instruments et matériaux de lavage : savons de nature multiple, lavoir public, lavoir mécanique, machines à laver, lessiveuse programmée, se pose tout le problème de l'hygiène domestique et du travail féminin. La mutation enregistrée en moins d'un siècle nous conduit du moyen âge à l'âge électronique. Les nombreux renseignements fournis par l'auteur illustreront un enseignement fondé sur des faits concrets à portée de tous les élèves, dont le caractère commun ne doit pas dissimuler l'extraordinaire richesse humaine.

R.V.S.

MOYEN AGE

PHILLIPS E.D., *Les nomades de la steppe*, collection Les Premières civilisations, éd. Sequoia, Paris, Bruxelles, 1966, in 8°, pp. 144, 195 F.

Ce volume fait partie d'une collection fort intéressante intitulée « les Premières civilisations ». L'auteur nous amène à envisager certaines notions relatives à l'évolution des civilisations. Le nomadisme n'est pas considéré comme une simple

étape entre la cueillette et l'agriculture mais comme un mode de vie extrêmement spécialisé permettant à l'homme d'utiliser d'énormes étendues où il n'est pas possible à des communautés pastorales ou agricoles de se fixer. « Le nomadisme n'est pas lié à l'existence d'un seul animal ni d'un seul type d'herbe. » La véritable technologie pastorale nomade comprend un éventail d'animaux plutôt qu'une espèce, calculé pour utiliser la totalité de l'herbe de chaque endroit : bovins, chevaux, chameaux, etc. C'est parmi ces peuples nomades que l'on croit pouvoir situer l'origine des peuples indo-européens. Ceux-ci ont laissé des documents archéologiques fort nombreux. Ces peuples occupent la steppe à partir du III^e millénaire jusqu'au moment où elle est dominée par les peuples turcs. Longtemps on a considéré les nomades comme des éléments négatifs, pillards, destructeurs et même totalement dépourvus de civilisation. En réalité, « le nomadisme semble être issu de l'agriculture mixte, qui a créé une économie capable de faire par la voie de la spécialisation de l'élevage, s'écartant ainsi de l'autre courant de développement, la culture intensive, qui a créé une économie capable de faire vivre des villes » (p. 10). Le nomadisme spécialisé, c'est-à-dire à cheval, est de beaucoup plus récent que la vie urbaine. L'auteur le considère comme aboutissant à une impasse. Mais ces sociétés interviennent souvent de manière catastrophique dans la vie des communautés. Au fur et à mesure du développement de ces sociétés, des innovations capitales sont constatées. Ces peuples de la steppe n'exercent une très forte influence qu'avec l'apparition du nomadisme monté. Cette modification est liée au perfectionnement de l'utilisation militaire du cheval. Le char de guerre semble avoir été inventé à la lisière de la civilisation du Proche-Orient. Il occupe une place prépondérante dans le Proche-Orient, en Europe et même en Chine. L'équitation est courante dans la première de ces régions après le XIV^e siècle avant J.-C. Ces cavaliers guerriers sont des conquérants ou des mercenaires ; on les trouve dans le sud des régions susdites. Au nord, les peuples pasteurs qui n'avaient pas vraiment l'habitude d'aller à cheval sont la proie de ces cavaliers pillards. Les Scythes (situés en Russie méridionale) se taillent la part du lion. Ils ont créé

un art animalier vigoureux et original (motifs et décors issus probablement de la technique du bois, de l'os, etc.). Les motifs sont souvent naturalistes. Ce sont les tombes de Pazyryk qui ont fourni les trouvailles les plus intéressantes et les plus belles.

Les groupes nomades de l'Asie centrale et ceux de l'est jouent aussi un rôle déterminant. Les migrations des Huns annoncent un tournant puisqu'il s'agit de peuples altaïques.

Cet excellent volume se lit avec plaisir. L'intérêt du problème, la documentation abondante et de qualité, le prix modique de l'ouvrage (195 F) sont des arguments militant en faveur de son achat.

P.B.

D'HAENENS A., *Les invasions normandes, une catastrophe ?*, éd. Flammarion, questions d'Histoire, n° 16, in 16°, Paris, 1970, 125 p.

La collection « questions d'Histoire » présente un excellent petit dossier dû à l'un de nos compatriotes. La situation est analysée suivant les méthodes de la collection, en deux volets : 1) les faits en fonction de la chronologie, du point de vue des Normands et du point de vue des Francs ; la deuxième partie comprend les textes mais sans témoignages matériels. L'auteur présente d'autre part quatre problèmes à résoudre : la nécessité d'élaborer l'archéologie des invasions, celle de chiffrer les effectifs normands, celle de mesurer les ondes de panique et d'évaluer quantitativement les dégâts. Malgré les difficultés de l'enquête, l'auteur est arrivé à certains résultats. Il semble que les Normands aient été en majorité des Danois, placés sous l'autorité d'un chef puissant ou d'un roi. Habituellement ils sont 3 à 400, jamais plus de 1.000 combattants. Donc la supériorité des Normands ne vient pas de leur nombre mais plutôt de la tactique utilisée (flotille très maniable, camps mobiles, cavalerie, ruse, effet de surprise et panique résultant des incendies). Les buts des attaques normandes ne sont ni la guerre ni l'occupation du sol mais la quête de numéraire (or et argent) et de butin à prendre dans un continent mal défendu et facile à exploiter. Le *regnum christianorum* est une sorte d'El Dorado.

Effectivement, le royaume franc est riche en or et en terres, mais les attaquants doivent avoir courage et audace. Les Francs semblent avoir été traumatisés par ces attaques brutales et soudaines.

Une première phase : la passivité : les cadres carolingiens ne font rien pour défendre la région et paient les tributs au lieu d'organiser la résistance (le Dane-geld). Ceci n'empêche pas le retour des envahisseurs. Les cadres sont mous et passifs ; les ecclésiastiques, dépassés par les événements, paniquent et fuient. Les masses sont apathiques et indifférentes. Elles ne pensent même pas à se servir des murailles et des remparts romains subsistants. La passivité franque semble s'expliquer par l'incompétence des cadres (tant du point de vue mental que technique), l'absentéisme des clercs (mal préparés à combattre, ce sont les victimes désignées à cause de la richesse des églises et des monastères). Les masses ne se sentent pas concernées.

La deuxième phase : l'organisation de la défense. Procédés de lutte : enceinte fortifiée, *castra* et *castella* édifiés le plus souvent sans l'autorisation royale, souvent en bois, assez importants pour résister à un raid de maraudeurs, ces *castra* sont souvent situés en un endroit stratégique afin d'assurer le guet et prévenir l'arrivée des Normands. Les résultats sont positifs ; les *castella* arrêtent les invasions et les pillages, car les Normands ne possèdent pas assez d'hommes ni de machines adéquates pour en faire le siège. Les populations prennent goût à la résistance. Leurs fortifications deviennent efficaces et les invasions cessent au X^e siècle. L'agression en valait-elle la peine ? Oui, si l'on en juge d'après les évaluations : de 845-885, les Normands ont pillé environ 40.000 livres auxquelles il faut ajouter les tributs de certaines cités et abbayes, la traite des esclaves, le commerce du bétail volé. Pour les Francs, est-ce une catastrophe ? Pour les masses et les cadres, un traumatisme certain, pour les nobles et les clercs, une perte de fortune et de biens matériels, pour les cités, pas de rupture brutale. Une catastrophe diversifiée.

P.B.

PACAUT Marcel, *Les structures politiques de l'Occident médiéval*, Librairie A. Colin, collection U, série Histoire médiévale, Paris, 1969, in 8, 409 p.

Le but de l'ouvrage est de fournir les moyens de comprendre la naissance du monde occidental par le biais des structures politiques, c'est-à-dire la formation et l'évolution des éléments qui conditionnent le comportement politique des êtres humains. L'ouvrage comporte trois parties.

La première va du V^e au X^e siècle. Pendant cette période, après l'effondrement de l'empire romain, les relations entre le pouvoir et les hommes s'établissent à l'échelle locale. La tentative carolingienne reste sans lendemain. La deuxième partie envisage la situation entre le X^e siècle et la seconde moitié du XIII^e siècle. Au début de cette période, l'anarchie semble devoir l'emporter. C'est peu à peu que se créent des structures nouvelles (féodalité). La force reste encore le plus souvent le fondement des relations politiques. Cependant, c'est sur ces forces nouvelles que les royautés prennent appui.

Le dernier volet englobe la période de la fin du XIII^e siècle à la fin du XV^e siècle. L'auteur analyse l'influence de l'économie, de la guerre et de la culture sur les structures politiques. Les XIV^e et XV^e siècles sont des périodes de dépression ; les guerres y sont plus brutales que dans les siècles précédents et eurent une grande influence sur les structures politiques. D'autre part, les mentalités des hommes subissent certains changements. L'homme se sent concerné par la politique. Ce ne sont plus uniquement les problèmes à l'échelle locale qui polarisent son intérêt. Il souhaite connaître ce qui se passe à la tête de l'Etat. C'est donc la naissance de la véritable vie politique. Voilà un manuel où l'aspect politique et l'étude des structures ne sont pas ennuyeux. Ces structures politiques y sont présentées comme le moyen de saisir l'originalité du moyen âge. Il va de soi que l'auteur a illustré son propos de documents et de schémas, de cartes et d'une très copieuse bibliographie.

Il convient de féliciter l'auteur de n'avoir pas craint de donner *in extenso* des textes fort connus le plus souvent dans des versions abrégées ou peu accessibles, sauf en bibliothèques scientifiques.

P.B.

DUBY Georges et MANDROU Robert, *Histoire de la civilisation française*, t. 1 *Le moyen âge-XV^e siècle*, Paris, Librairie

A. Colin, collection U, 1968, in 4°, 345 p.

Les Editions A. Colin rééditent, avec quelques aménagements extérieurs dans la présentation, l'ouvrage désormais classique de G. Duby consacré à la Civilisation médiévale française. La présentation matérielle et quelques rectifications et ajustements font de cet ouvrage un guide sûr pour le parcours de la civilisation du moyen âge dans le cadre géographique de la France d'aujourd'hui. La deuxième partie occupe un long XVI^e siècle qui va de 1480 à 1594.

L'auteur évoque la vie de 12 à 15 millions de Français ; notons que la population de l'époque est évaluée à environ 13 à 16 millions. Le village est toujours placé dans une économie de subsistance, sans changements notoires dans les techniques utilisées. Vie difficile où disettes et famines surviennent à l'improviste et bouleversent une économie fragile qui est à la merci d'une petite gelée ou d'un orage. Retenons encore la présentation pleine de vivacité du Français, citadin ou campagnard, à la maison et à table ainsi que dans ses activités essentielles. Une solide synthèse des événements d'une période de transition si riche à tant d'égards et que les exigences du programme (heureusement révolues ou en voie de l'être) empêchaient le plus souvent d'aborder.

P.B.

PIRENNE Henri, *Mahomet et Charlemagne*, PUF, coll. Hier, Paris, 1970, in 8°, 218 p.

Voici la réédition d'un ouvrage bien connu de tous. La seule question que l'on puisse se poser est la suivante : faut-il encore rééditer un volume qui date de plus de trente ans, qui a suscité d'innombrables thèses et de multiples controverses ? La réponse, nous la trouvons chez Lucien Febvre : « D'une œuvre de grand historien persistent des structures, des hypothèses de travail fécondes, des jalonnements de voies nouvelles. La lettre de ce qu'il a écrit ? Il est rare qu'elle survive intacte pendant de longues années. Voyez l'œuvre de Pirenne. Elle vit dans la mesure même où chacune de ses grandes vues de génie a provoqué les recherches d'une dizaine d'historiens qui la grignotent, la rectifient partiellement, l'épluchent et l'échenillent et font ainsi qu'au-dessus d'eux elle vit toujours et s'impose ». *Annales* 1954. p. 45.

P.B.

GENICOT Léopold, *Le XIII^e siècle européen*, coll. Nouvelle Clio, P.U.F., Paris, 1968, in 8°, 409 p.

L'auteur précise d'abord les traits essentiels du monde chrétien et occidental au début du XIII^e siècle. Les différents domaines de l'apogée du moyen âge sont envisagés. La démographie : le XIII^e siècle voit l'aboutissement d'un phénomène ancien, à savoir l'augmentation de la population. Cette augmentation a-t-elle été stoppée, a-t-elle continué jusqu'en 1300, s'est-elle ralentie ? Problème capital auquel l'auteur répond. La croissance semble s'être maintenue d'une manière relativement stable. Les conséquences de ce mouvement sont nombreuses : certains seigneurs ont alourdi les prestations personnelles, donc aggravé la situation des tenanciers ; d'autres ont adopté une attitude plus libérale et dans ce cas, on assiste à une légère amélioration du statut des ruraux. Les structures sociales n'ont pas subi de bouleversement : les individus font toujours partie d'un lignage. Cependant la famille (soit conjugale, patriarcale ou la *fraternitas*) a tendance à faire céder le lignage.

L'existence de l'homme du XIII^e siècle se développe essentiellement dans un triple cadre : le village, la seigneurie et la paroisse. Les villes existent et jouent un rôle fort important dans ce monde essentiellement rural. Pôle d'attraction par les distractions ainsi que par les avantages qu'elle offre, elle incarne aussi la région par ses aspects particuliers. Les Etats ont des problèmes plus ou moins semblables. L'empereur et le pape exercent un pouvoir personnel. L'un et l'autre sont mal secondés par le personnel dont ils disposent. Ils sont aussi contestés par les puissants de leurs Etats.

L'Occident, malgré les divergences et les éléments de diversité, a formé une communauté d'affaires (surtout grâce au grand commerce), une communauté d'esprit et une communauté de foi. Cette unité se révèle par le grand courant commercial (celui-ci ne touche cependant qu'une minorité), par les courants scientifiques, par les créations littéraires et artistiques, par les structures de l'Eglise et par les problèmes religieux propres aux masses et aux élites. L'Occident existe surtout par rapport aux autres régions. Celles-ci ont été abordées pour différentes raisons : recherche de matières premières, recherche de marchés,

préoccupations scientifiques, désir d'évangélisation, etc. Mais la fin du XIII^e siècle marque aussi la fin d'une certaine tendance : ralentissement de la croissance démographique, victoire de la laïcité sur le pouvoir ecclésiastique, limitation de l'économie, naissance d'un certain doute : tout est en place pour les crises du XIV^e siècle.

P.B.

HISTOIRE SOCIALE

BOLLEME Geneviève, *Les almanachs populaires aux XVII^e et XVIII^e siècles, essai d'histoire sociale, dans Livre et société, études et mémoires pour servir à l'histoire de la civilisation du livre*, t. III, Paris-La Haye, Mouton, 1969.

L'almanach, c'est la bibliothèque du pauvre. Le terme occupe l'une des deux ou trois premières places dans les publications du XVIII^e siècle avec l'histoire et les ouvrages de religion.

Son prix, son format, son caractère encyclopédique l'adressent à tous les hommes en un temps où l'information chemine lentement et où sont vides les longues soirées rurales. L'almanach constitue un manuel de savoir-vivre, une méthode pour apprendre à vivre, pour conserver la vie, pour mieux vivre. Ses fins éducatives même en matière politique ne peuvent être négligées. L'analyse du contenu des almanachs fournit comme un inventaire des sujets de préoccupations populaires : manger, cultiver la terre, vivre ou survivre, prévoir, discerner, se conduire, se gouverner, s'informer, se distraire. Est-ce par hasard que les sujets vers lesquels s'oriente aujourd'hui un enseignement de l'histoire de caractère démocratique empruntent ces cheminements pour élever progressivement l'élève vers les sommets de l'érudition ? Un livre à lire et à méditer pour qui veut connaître le peuple et l'aimer.

R.V.S.

SURATTEAU Jean R., *Heurs et malheurs de la « sociologie électorale » pour l'époque de la Révolution française*, dans *Annales*, t. 23, p. 556-580, Paris, 1968.

Sous le régime de la loi du 14 décembre 1789, avalisé par la Constitution de 1791, il y avait à peu près 4.300.000 citoyens actifs sur les quelque 7.000.000

de Français mâles de plus de vingt et un ans de l'époque. En 1795, près de 6 millions de Français pouvaient user du droit de vote au premier degré dans les « assemblées primaires » et les « assemblées communales ».

Il est très difficile d'établir dans quelle mesure le droit de participer aux élections a été effectivement utilisé. Les abstentions ont été extrêmement nombreuses : par crainte des violences, par impossibilité matérielle (perte de temps, perte d'argent).

Aussi, même en septembre 1792, où nous voyons appliqué le suffrage universel de tous les citoyens mâles de plus de vingt et un ans, si les élus peuvent, en droit, être pauvres, ils ne le peuvent absolument pas en fait, car alors et pour longtemps ils ne reçoivent ni traitement ni indemnité. Quant à leurs électeurs, ils doivent jouir de rentes pour assumer la charge de s'écarter de leur travail pendant dix à vingt jours et supporter les frais de voyage au lieu où il est procédé aux scrutins.

On comprend que l'élargissement du corps électoral n'a pas eu d'incidence marquante sur l'évolution politique et civique.

R.V.S.

TRENARD Louis, FOURQUIN Guy. e.a., *Histoire de Lille*, t. II, *Des origines à l'avènement de Charles Quint*, Lille, publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Lille, Librairie Giard, 2, place Royale, Lille, 1970.

On reste confondu devant l'importance et la variété des matières historiques qui composent l'œuvre de notre éminent collaborateur Louis Trénard. Il nous présente ici une remarquable monographie locale réalisée avec une équipe de savants dont la réputation bien établie est le gage du succès. Ville de confins, ville de débat aux limites de la France et de la Belgique, Lille participe étroitement à l'histoire de nos contrées, spécialement durant la période étudiée ici. La présentation géographique par laquelle débute l'ouvrage lie adroitement le passé au présent et témoigne s'il est encore nécessaire des liens indissociables de la géographie et de l'histoire. Les facteurs physiques et les facteurs humains du développement sont traités tour à tour. Les origines de Lille risquent de décevoir les amateurs d'antiquité.

Notons seulement que la densité de l'habitat rural paraît importante dans toute la région, peut-être en raison de la proximité de Tournai dans toute cette zone. L'histoire économique et sociale de la ville ouvre la fresque historique proprement dite ; comme il se doit, la démographie est en bonne place. L'industrie drapière anime une bourgeoisie dynamique, prompte à se reconvertir à la fin du moyen âge dans la sayetterie et l'industrie du lin.

Les institutions lilloises sont traitées de manière assez brève, par contre, la vie religieuse où apparaissent de nombreuses institutions sociales patronnées par l'Eglise sont détaillées avec soin. Une illustration, des plans, des cartes, des schémas rehaussent les qualités de ce travail nanti d'une bibliographie très fouillée dans laquelle les enseignants trouveront bien des documents et des renseignements adaptables à leurs cours, spécialement si l'histoire locale, selon les indications de la réforme, les préoccupe.

R.V.S.

GUILBERT Yvette, *Un conseil municipal aux épidémies*, dans *Annales*, t. 23, p. 1283-1300, Paris, 1968.

A travers l'exemple de Châlons-sur-Marne au XV^e siècle, l'auteur montre comment le souci de lutter contre les maladies épidémiques entraîne les autorités locales à prendre des mesures de préservation, Quarantaine envers les suspects, y compris finalement les citadins ; mesures d'élimination des porcs, des oies ; évacuation des immondices ; recrutement d'un médecin.

Nous assistons ainsi à la naissance d'un certain service de voirie à travers la lutte maladroite contre un mal qui par sa permanence n'effraye plus outre mesure le scribe qui relate les faits et note en marge de son manuscrit :

« Mémoire est de bien vivre

Et de faire bonne chère

Car le temps est dangereux ».

« Magni, m'fi, vo'nsavez n'n quiv'magnerè » me répétait ma mère (« Mangez, mon fils, vous ne savez pas qui vous mangera »).

R.V.S.

LO BELLO Nilo, *L'Or du Vatican*, Robert Laffont, Paris, 1969, 222 p.

L'auteur nous décrit, sous forme d'enquête journalistique, l'empire financier du

Vatican. Il a réussi à rassembler les pièces qui nous prouvent les investissements immobiliers, industriels, bancaires, du Vatican.

Le fait de présenter le Pape comme un homme d'affaires, peut choquer certains lecteurs, mais l'auteur pense que dans 100 ans d'ici, le Vatican cessera d'être une institution religieuse, pour ne plus agir que comme une vaste entreprise.

Tandis que le catholicisme poursuivra son déclin, l'Eglise continuera d'investir son argent dans toutes les branches de l'économie du monde libre.

J.D.

CHEVALIER Pierre, *Les Ducs sous l'Aca-*
cia, Paris, 1964, Librairie Philosophique
J. Vrin, 230 p.

Tous ceux qui s'intéressent à l'origine de la Franc-Maçonnerie, se rendent compte de l'insuffisance des sources documentaires.

L'auteur n'a pas voulu faire ici une nouvelle histoire de la Franc-Maçonnerie française au XVIII^e siècle, mais il a entrepris une enquête patiente et prolongée dans les archives et les bibliothèques françaises et étrangères, afin de retrouver des documents d'une authenticité certaine.

Retraçant l'histoire de l'Ordre, depuis la Loge de St-Thomas à 1743, Pierre Chevalier nous parle de différentes Loges, ainsi que de la Maçonnerie confrontée à l'opinion publique et au pouvoir royal.

L'ouvrage, basé sur de nombreuses citations et extraits de textes, se termine par le chapitre intitulé : « Lunéville et Versailles », dans lequel l'auteur nous dit que si la Franc-Maçonnerie naissante a été tenue sur les fonts baptismaux, par les grands seigneurs de l'aristocratie française, par les princes du sang et par le Roi lui-même, comment admettre que l'Ordre ait voulu délibérément le renversement et la ruine de la monarchie.

Sans doute, les idées qu'il véhiculait et les principes sur lesquels il est fondé, peuvent, suivant l'usage qui en est fait, se révéler actifs ou non.

Le premier point qui se dégage de l'étude, c'est qu'il a incontestablement existé une maçonnerie jacobite de rituel catholique.

Les méthodes de l'infiltration et du noyautage d'un organisme ésotérique se-

cret et fermé, a toujours été pratiqué par tous les gouvernements.

C'est ainsi que très rapidement, on en arrive à l'existence de deux groupes de Loges.

En Angleterre, tant que les émigrés jacobites sont restés discrets, tant que les Français sont restés en petit nombre dans leur Loge, l'Ordre a poursuivi une vie saine, calme et sans orage.

Au XVIII^e siècle, il apparaît que la maçonnerie a été un jeu, un divertissement et un véritable engouement.

Comment admettre autrement l'affiliation maçonnique de Louis XV ?

L'auteur termine son livre à l'approche de 1789 en posant la question de savoir si la Franc-Maçonnerie a joué un rôle décisif dans la révolution française.

Il signale également qu'il faudrait un nouvel ouvrage pour rendre compte de l'opposition qui se dessine entre la nouvelle société maçonnique et l'Eglise catholique.

Quelques poésies et chansons sont groupées en appendice.

Nous regrettons personnellement qu'aucune bibliographie n'accompagne l'ouvrage, exception faite des notes en bas de pages.

J.D.

Maître FLORIOT, *Les Erreurs judiciaires*, Flammarion, Paris, 1968, 333 pages, 16 FF.

L'erreur judiciaire a de tous temps préoccupé les hommes. Dans le livre qu'il consacre à ce sujet, M^e Floriot raconte certaines erreurs retentissantes et reconnues par la justice.

Il analyse : Le courrier de Lyon, La Roncière, l'affaire Dreyfus, Deshayes... et l'affaire Dominici.

Il analyse aussi et c'est peut-être la partie la plus importante de son ouvrage, les principales causes de l'erreur judiciaire. Celle-ci existe non seulement en matière pénale, mais aussi en matière civile, où il prend comme exemple la perte d'un divorce qui aurait pu être légitimement gagné, l'attribution de dommages et intérêts insuffisants.

M^e Floriot ne prétend pas supprimer les erreurs en justice mais, dit-il : « Il est cependant permis d'espérer qu'à mieux les connaître, on pourra plus facilement les éviter ».

Il est intéressant de le suivre lorsqu'il montre comment un homme peut être

condamné alors qu'aucun crime n'a été commis, ce qui peut arriver dans les affaires de mœurs, quand l'accusation émane notamment d'un enfant.

Ce livre nous promène à travers une philosophie, une morale, un constat d'hier et d'aujourd'hui. M^e Floriot nous distrait, nous instruit, tout en lançant peut-être un avertissement.

J.D.

2^e GUERRE MONDIALE

BARTNY Roman, *Avoir 20 ans à Varsovie*, Gallimard, Paris, 1969, 456 p., 28 F.

L'auteur est polonais, engagé dans la résistance, déporté en Allemagne. A sa rentrée en Pologne, il dirige un périodique : « Notre Génération ».

Ce roman, où l'on retrouve l'humour polonais, la violence, l'amour et l'idéal, nous raconte l'histoire de jeunes gens unis dans la volonté de lutter contre l'occupant.

L'action se passe à Varsovie, en août 1944, après la chute de la ville, les survivants sont dispersés et se retrouvent au hasard des convois de prisonniers.

Petits groupes où certains se couvrent de gloire, d'autres meurent humblement dans un héroïque silence. Ils ont tous 20 ans.

Le livre nous retrace l'atmosphère de Varsovie occupée, de Varsovie libérée. Nous regrettons cependant que la traduction rende ce livre si difficile à lire.

J.D.

BERNADAC Christian, *Les Médecins de l'Impossible*, éd. France Empire, Paris, 1969, 440 p.

Christian Bernadac a recherché et retrouvé 150 médecins ayant exercé dans les infirmeries des camps de concentration, une centaine d'infirmiers et trois cents déportés.

C'est ici une réponse à son livre : *Les Médecins maudits* et comme celui-ci, il s'agit d'une enquête historique.

Nous pouvons parler de témoignages authentiques, sans haine et sans commentaire. Ce livre est un document qu'il faut avoir lu parce qu'il donne à réfléchir.

Tous les témoignages ont été respectés scrupuleusement, l'auteur s'étant toujours effacé devant les citations de ceux qui, dans cet univers de douleurs et de violences « ont introduit la bonté et l'espoir ».

J.D.